

ROBERT MCCAMMON

LE PROCÈS DE LA SORCIÈRE

Le Chant de l'oiseau de nuit – tome 1

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Benoît Domis

L'Ombre de Bragelonne

Collection *L'Ombre* de Bragelonne dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Le traducteur remercie Daniel Conrad pour son aide précieuse.

Titre original : *Speaks the Nightbird 1 – Judgment of the Witch*

Copyright © 2002 by The McCammon Corporation

Tous droits réservés, incluant les droits de reproduction de tout ou partie de l'œuvre
sous toute forme.

© Bragelonne 2008, pour la présente traduction.

Illustration de couverture :

© FBDO

ISBN : 978-2-35294-168-2

Bragelonne

35, rue de la Bienfaisance – 75008 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr

Site Internet : <http://www.bragelonne.fr>

À Hunter Goatley

Décidez ce qui fait la grandeur d'un être,
Et dites-vous, de moi,
La sienne fut d'avoir de tels amis.

W. B. Yeats

Traduction d'Yves Bonnefoy, « En revoyant la galerie municipale »
in *Quarante-Cinq Poèmes*, Gallimard, coll. « Poésie ».

1

Vint l'heure où les deux voyageurs surent que la nuit les rattraperait et qu'il leur faudrait trouver un abri. Grenouilles et poules d'eau s'en étaient donné à cœur joie tout au long de la journée. Pour les représentants de l'espèce humaine, cependant, les nuages gris et bas et la pluie glacée enrroulaient leurs chaînes autour de l'âme. On était en mai et le temps, contrairement aux promesses du calendrier, n'avait rien de charitable. Cette année, le « joli » mois de mai avait fait son entrée tel un grippe-sou pinçant les cierges dans une église.

Des trombes d'eau s'abattaient entre les branches épaisses qui s'enchevêtraient à une dizaine de mètres au-dessus de la route. Les feuilles des chênes et des ormes séculaires et les aiguilles des hauts pins semblaient avoir abandonné le vert pour l'ébène. Les énormes troncs portaient des barbes de mousse et de grandes taches brunes de moisissure de la taille d'un poing de forgeron. Affirmer qu'une route serpentait sous ces branches aurait été mentir : c'était tout au plus une coulée de boue cireuse apparaissant et disparaissant dans la brume.

— Tout doux, tout doux... souffla le conducteur du chariot aux deux rosses essoufflées qui les tiraient vers le sud, leurs flancs maigrelets tremblant sous le poids des roues en bois qui s'embourbaient. Il gardait un petit fouet à portée de main, mais se refusait à l'utiliser. Les chevaux, qui lui avaient été attribués – avec le chariot – par l'écurie municipale de Charles Town, faisaient tout leur possible. Sous l'auvent de toile brune détrempée du chariot et derrière la planche de pin brut qui enfonçait à l'occasion une écharde dans l'arrière-train des voyageurs,

se trouvaient deux malles dissemblables, une valise et une boîte à perruque, des bagages portant – tous les quatre – les cicatrices et les marques d’une vie d’expéditions indignes.

Le tonnerre gronda au-dessus de leur tête. Les chevaux luttèrent pour arracher leurs sabots de la gadoue.

— Levez-vous, juste là... , dit le conducteur sans la moindre trace d’enthousiasme dans la voix.

Sans conviction, il donna un petit coup de rênes, les mains protégées par une paire de gants en tissu gris, avant de se rasseoir sans un mot de plus, alors que les gouttes de pluie tombaient des bords relevés de son tricorne noir éclaboussé par la boue et ajoutaient au volume détrempe de son manteau en laine épaisse couleur corbeau.

— Voulez-vous que je prenne la relève, monsieur ?

Le conducteur jeta un coup d’œil à son compagnon d’infortune qui offrait de tenir les rênes. Difficile d’imaginer paire plus disparate : le conducteur avait cinquante-cinq ans, le passager tout juste vingt. L’homme plus âgé, bien charpenté, avait un visage rougeaud avec de grosses bajoues et des sourcils gris épais et hérissés comme des remparts au-dessus d’yeux bleu très pâle profondément enfoncés dans leurs orbites et qui vous fusillaient du regard. Son nez – comme l’aurait dit un Anglais bien éduqué – était bien proportionné. Un Hollandais plus direct aurait sans doute affirmé que son propriétaire avait du sang de limier dans les veines. Le menton carré et vigoureux aurait, lui aussi, fait la fierté d’un sculpteur ; il arborait une fossette qui pouvait aisément arrêter une petite balle de mousquet. D’habitude, son visage était toujours impeccablement rasé, mais ce jour-là une barbe poivre et sel avait fait son apparition.

— Oui, merci.

Il passa les rênes – ils avaient échangé cette corvée de nombreuses fois les heures passées – et essaya de retrouver quelque sensation dans ses doigts.

Le jeune homme avait un visage en lame de couteau qui avait été plus souvent exposé au rougeoiement de la bougie qu’à la lumière du soleil. Il était mince, mais pas frêle, plutôt musclé, aussi résistant que de la vigne vierge. Il portait des chaussures à bout carré, des bas de laine blancs, un haut-de-chausses vert olive et une veste brune courte, bien ajustée, en laine sergée bon marché sur une chemise blanche en lin toute simple. Les genoux de son haut-de-chausses

et les coudes de sa veste avaient été rapiécés au moins aussi souvent que les vêtements de son compagnon de voyage. Un bonnet de laine brun-gris coiffait de noirs cheveux fins récemment coupés très court pour lutter contre une infestation de poux à Charles Town. Tout dans cet homme – le nez, le menton, les pommettes, les coudes, les genoux – donnait une impression d’angles aigus. Ses yeux gris, mouchetés de bleu foncé, rappelaient les couleurs de la fumée au crépuscule. Il n’encouragea pas les chevaux et ne les fouetta pas non plus avec les rênes ; il se proposait simplement de les guider. S’il fallait lui attribuer un qualificatif, « stoïque » faisait l’affaire. Les épreuves qu’il avait déjà endurées dans sa vie lui avaient appris la valeur du stoïcisme – la survie avait été à ce prix.

Tout en se massant les mains, l’homme plus âgé songeait que s’il atteignait cinquante-six ans après un tel calvaire, alors il devrait mettre de côté sa vocation et devenir un bon Samaritain pour remercier Dieu. Il n’était pas taillé dans l’étoffe des pionniers. Il se considérait comme un homme de goût, raffiné, un citadin que rien n’avait préparé à la traversée d’une région aussi sauvage. Il appréciait les murs de briques bien nets et les palissades peintes, l’agréable symétrie des haies impeccables et les rondes régulières et rassurantes des allumeurs de réverbères. C’était un homme civilisé. La pluie lui coulait dans le cou et jusque dans ses bottes, la lumière diminuait et il ne pouvait compter que sur un sabre rouillé pour protéger leurs biens et leurs scalps. Le village de Fount Royal se trouvait à l’autre bout de ce borbier, mais cela ne représentait qu’une piètre consolation. La tâche qui l’attendait n’avait rien d’agréable.

Ses prières semblaient enfin avoir été entendues ! La pluie diminuait d’intensité et le vacarme du tonnerre s’éloignait. Il pensa que le pire de la tempête devait se déplacer vers l’océan, qu’ils avaient d’ailleurs entrevu, telle une plaine grise et écumeuse, à travers quelques trouées dans la forêt. Cependant, une bruine désagréable continuait à leur piquer le visage. Des rideaux de brume garnissaient les branches des arbres, recouvrant la forêt d’un voile fantasmagorique. Le vent tombé, l’air s’était empli d’une odeur de verdure marécageuse.

— Le printemps en Caroline, grommela-t-il, sa voix enrouée trahissant l’accent mélodique de générations d’Anglais bien nés. Il y aura beaucoup de nouvelles fleurs dans le cimetière une fois l’été venu.

Le jeune homme ne répondit pas, mais en son for intérieur il craignait de périr sur cette route, d'être frappé par le mal et de disparaître de la surface de la terre de la même façon que le juge Kingsbury, volatilisé deux semaines plus tôt sur ce même trajet. Son imagination n'oubliait pas que des Indiens sauvages hantaient ces bois, ainsi qu'une faune aussi variée que féroce. Même avec ses poux et ses morts de la peste, Charles Town ressemblait au paradis comparé à cet enfer vert détrempé. Il avait acquis la certitude que les colons de Fount Royal devaient être fous pour tout miser et risquer leur vie et leur fortune pour un tel territoire.

Vingt ans plus tôt, la nature sauvage occupait ce qui était devenu Charles Town. Maintenant, une ville et un port y prospéraient. Alors qui pouvait prédire l'avenir de Fount Royal ? Cependant, il savait que pour chaque Charles Town, des dizaines d'autres colonies avaient succombé sous le poids des infortunes. Tel serait peut-être le destin de Fount Royal, mais pour l'instant le village représentait la réalisation d'un rêve auquel quelqu'un avait durement travaillé ; le problème survenu là-bas devait être réglé comme n'importe quel problème dans une société civilisée. Toutefois, une question subsistait : pourquoi le juge Kingsbury, empruntant ce même – et unique – itinéraire de Charles Town vers Fount Royal, n'avait-il jamais atteint sa destination ? Son compagnon de voyage lui avait fourni un certain nombre d'hypothèses : Kingsbury pouvait avoir malencontreusement croisé des Indiens ou des bandits de grand chemin, l'essieu de son chariot avait pu casser et, lui, être mis en pièces par des bêtes. Mais bien que son aîné fût doté d'un nez ressemblant à celui d'un limier, c'était le plus jeune des deux voyageurs qui en possédait l'instinct. La piste persistante d'une question laissée sans réponse suffisait à le tenir éveillé à la lueur pâle d'une bougie longtemps après que son aîné se fut retiré et ronfla dans sa chambre.

— Qu'est-ce que c'est ?

Un doigt ganté de gris pointait vers la brume devant eux. Il ne fallut pas longtemps au jeune homme pour apercevoir ce que son compagnon avait remarqué : la pente d'un toit sur la droite, au bord de la route. Du même vert foncé et noir humide que les bois qui les entouraient, l'endroit pouvait se révéler dans un aussi triste état que le comptoir commercial où ils avaient espéré donner du repos aux chevaux et partager un repas en début d'après-midi. Au lieu de cela, ils n'avaient trouvé qu'un bâtiment en ruine et des

poutres carbonisées. Mais le toit droit devant offrait une vue plus encourageante: une fumée blanche s'élevait de la cheminée. La brume se déplaça et la silhouette grossière d'une cabane en rondins prit forme.

— Un abri! s'exclama l'homme avec soulagement. La grâce de Dieu est sur nous, Matthew!

La construction semblait assez récente, ce qui expliquait son absence sur la carte. À mesure qu'ils approchaient, l'odeur de pin récemment coupé devint plus forte. Matthew nota, peut-être de mauvaise grâce, que le constructeur de la cabane n'avait pas été des plus habiles ni ne s'était montré un artisan consciencieux. De généreuses quantités de boue rouge avaient été utilisées pour boucher les trous de murs pas très droits. La cheminée était constituée de plus de boue que de pierres et de la fumée s'échappait par ses fissures. Le toit était posé selon un angle précaire, comme un chapeau incliné sur la tête d'un ivrogne. Ni peinture ni décoration ne venaient égayer la simplicité de la cabane et les petites fenêtres étroites étaient toutes obturées par des planches faisant office de volets. Derrière la cabane se trouvait une structure d'apparence plus négligée encore qui devait être une grange. Dans un enclos voisin se tenaient trois chevaux au dos anormalement creusé. Une demi-douzaine de porcs reniflaient et grognaient dans la fange non loin de là. Un coq rouge paraissait, suivi par quelques poules humides et leurs poussins boueux.

Quelqu'un avait planté un pieu dans le sol à côté de la rampe où attacher les chevaux. Cloué au pieu, un panneau en pin portait l'inscription « Auberge du commerce » en épaisses lettres blanches sur fond vert.

— Il y a même une auberge! s'exclama l'homme âgé en prenant les rênes des mains de Matthew comme s'il pensait pouvoir les faire arriver plus rapidement. Finalement, nous allons manger chaud ce soir!

L'un des chevaux dans l'enclos près de la grange commença à hennir doucement et, brusquement, un volet s'ouvrit et un visage indistinct apparut.

— Bonjour! Nous avons besoin d'un abri pour la...

Le volet se referma en claquant.

— ... nuit, termina-t-il. (Puis, comme les chevaux faisaient un dernier effort pour atteindre la barre d'attache :) Ho! Doucement! (Il observa le volet.) Pas très accueillant pour un aubergiste... Enfin,

nous voici et nous avons bien l'intention de rester. N'est-ce pas, Matthew?

— Oui monsieur, répondit-il avec moins de conviction que son aîné.

Ce dernier descendit de son siège. Ses bottes s'enfoncèrent dans la boue jusqu'aux chevilles. Il lia les rênes à la barre d'attache pendant que Matthew l'imitait. Même en perdant cinq bons centimètres à cause de la boue, Matthew – un grand jeune homme de plus d'un mètre quatre-vingt – dominait son compagnon – d'une taille plus habituelle d'un peu moins d'un mètre soixante-dix.

Quelqu'un tira le verrou et la porte de la cabane s'ouvrit de manière théâtrale.

— Bonjour, bonjour! les accueillit l'homme sur le seuil.

Il portait une veste en daim pleine de taches au-dessus d'une chemise brune, un haut-de-chausses gris rayé et des bas jaunes de mauvais goût dépassant de bottines qui lui arrivaient à mi-mollet. Son large sourire dévoilait des dents plates dans un visage aussi rond qu'une châtaigne.

— Entrez donc et v'nez vous réchauffer!

— Ce jour n'a sans doute rien de bon, mais un feu nous fera certainement le plus grand bien.

Matthew et son aîné gravirent les deux marches du porche. L'aubergiste recula et leur tint la porte pour leur permettre d'entrer. Avant même de le rejoindre, les deux voyageurs regrettèrent que le bois de pin ne sente pas plus fort, afin de masquer l'odeur épouvantable du corps pas ou mal lavé et des vêtements sales de leur hôte.

— La fille! brailla-t-il à quelqu'un à l'intérieur de l'auberge d'une voix à faire fondre l'étain – et en plein dans l'oreille gauche de Matthew. Mets une autre bûche sur ce feu et active-toi un peu!

La porte se referma derrière eux et la lumière disparut. Il faisait si sombre dans l'auberge qu'aucun des deux voyageurs ne pouvait voir autre chose que la lueur rouge vacillante de flammes sporadiques. Toute la fumée ne s'échappait pas par la cheminée; une bonne partie restait dans la pièce et s'y incrustait en couches grises graisseuses. Matthew avait l'impression que d'autres formes se déplaçaient autour d'eux, mais la fumée lui troublait la vue. Il sentit une main noueuse le pousser dans le dos.

— Avancez, avancez, le pressa l'aubergiste. Faut vous réchauffer!

Ils s'approchèrent du foyer en traînant les pieds. Matthew se cogna à un coin de table. Quelqu'un se mit à parler d'une voix assourdie, quelqu'un d'autre rit et le rire se transforma en toux sèche.

— Bon Dieu, surveillez vos manières! cracha l'aubergiste. On a des gens du monde parmi nous!

Le compagnon de Matthew ne put s'empêcher de tousser à plusieurs reprises, pour soulager ses poumons de la fumée acide. Installé à la limite de la lueur vacillante du feu, il enleva ses gants humides. Ses yeux le piquaient.

— Nous avons voyagé toute la journée, expliqua-t-il. Depuis Charles Town. Nous pensions croiser quelques visages rouges avant d'en revoir des blancs.

— Z'avez raison, monsieur, les démons rouges, c'est pas ce qui manque par ici, mais on les voit jamais. Sauf quand ils veulent être vus. Je m'appelle Will Shawcombe. Je suis le propriétaire de cette auberge et de ce comptoir commercial.

Son interlocuteur prit conscience qu'une main lui était tendue à travers la fumée. Il la serra et sentit une paume aussi dure qu'une selle de Quaker.

— Mon nom est Isaac Woodward, répondit-il. Et voilà Matthew Corbett.

Il inclina la tête vers son compagnon qui se frottait les doigts devant le feu.

— De Charles Town, vous dites? (Shawcombe ne lui avait pas lâché la main.) Comment ça se passe là-bas?

— C'est supportable. (Woodward retira brusquement sa main et ne put s'empêcher de se demander combien de fois il devrait la récurer pour faire disparaître l'odeur.) Mais le temps nous a joué des tours ces dernières semaines. Nous avons connu une alternance de chauds et de froids qui ont mis nos âmes à rude épreuve.

— Il arrête pas de pleuvoir par ici, dit Shawcombe. On crève de chaud un matin, et on grelotte le lendemain.

— C'est la fin du monde, c'est sûr, l'interrompit quelqu'un d'autre — la fameuse voix assourdie. C'est pas normal qu'on ait besoin de couvertures à cette époque de l'année. Le diable doit être en train de battre sa femme, moi je dis...

— La ferme! (Les petits yeux sombres de Shawcombe fixèrent celui qui parlait.) Tu sais rien du tout!

— J'ai lu la Bible, je connais la parole du Seigneur ! C'est la fin des temps et de toutes les choses impures, c'est sûr !

— Si tu la fermes pas tout de suite, tu vas y avoir droit !

À la lueur rouge et vacillante du feu, le visage de Shawcombe arborait une expression de rage maîtrisée à grand-peine. Woodward avait noté que l'aubergiste était un homme courtaud, robuste – peut-être un mètre soixante-cinq – avec de larges et puissantes épaules et une poitrine comme un tonnelet de bière. Des cheveux gris avaient commencé à apparaître dans sa tignasse brune indisciplinée et il portait une barbe grisonnante. Il avait l'air d'un homme qu'il valait mieux ne pas contrarier. Son accent – un anglais plutôt vulgaire, de basse extraction – indiquait à Woodward que l'homme n'avait pas quitté les docks de la Tamise depuis bien longtemps.

Woodward, imité par Matthew, jeta un coup d'œil en direction du lecteur de la Bible et discerna dans la fumée changeante une silhouette neuve, et une barbe blanche, assise à une des tables grossières réparties dans la salle. Les yeux du vieil homme reflétèrent la lumière rouge et scintillèrent comme des charbons ardents.

— Si t'as encore touché au rhum, je vais t'écorder vif ! promit Shawcombe.

Le vieil homme commença à ouvrir la bouche pour répondre, mais eut assez de la sagesse des aînés pour ne pas laisser sortir les mots. Quand Woodward regarda de nouveau l'aubergiste, Shawcombe sourit timidement. La brève explosion de colère était passée.

— Mon oncle Abner, expliqua Shawcombe, dans un chuchotement de conspirateur. Il a plus toute sa tête...

De l'obscurité, une nouvelle silhouette surgit dans la lumière des flammes et se faufila entre Woodward et Matthew jusqu'au bord d'un grand foyer bordé de pierres noires roussies. Cette personne – mince, petite, à peine plus d'un mètre cinquante – portait une robe en laine vert mousse rapiécée et avait de longs cheveux châtain foncé. Un gros morceau de bois et une brassée de pommes et d'aiguilles de pin furent jetés dans les flammes. Matthew se surprit à admirer le profil pâle et le long menton d'une jeune fille, aux cheveux négligés lui tombant sur le visage. Elle ne lui manifesta aucune attention, mais s'éloigna rapidement une fois sa tâche accomplie. Les ténèbres l'avalèrent.

— Maude ! Reste pas là à rien faire ! Du rhum pour nos invités !

L'ordre avait été lancé à une autre femme, assise près du vieil homme. Une chaise racla le plancher, puis on entendit une quinte de toux qui se termina en halètement, et Maude – une apparition maigrelette aux cheveux blancs, enveloppée dans ce qui ressemblait à des sacs de toile cousus ensemble – se traîna avec force marmonnements et gloussements hors de la pièce par une porte de l'autre côté du foyer.

— Que Dieu me vienne en aide! brailla Shawcombe en accompagnant sa sortie pitoyable. À croire qu'on a jamais servi à boire et à manger ici! On est dans une auberge, t'es au courant? (Son humeur avait de nouveau changé quand il tourna un regard plein d'espoir vers Woodward.) Vous passez bien la nuit ici, n'est-ce pas monsieur? On a une chambre avec tout le confort qui vous coûtera que quelques pennies. Un lit avec un bon matelas pour reposer votre dos après ce long voyage.

— Puis-je poser une question? se décida à couper Matthew avant que son compagnon puisse répondre. À quelle distance de Fount Royal sommes-nous?

— Fount Royal? Oh! mon jeune ami, il faut compter deux ou trois heures si la route est bonne. Avec ce temps, ça prendrait le double. Et la nuit tombe. Je voudrais pas croiser Jack le Borgne ou un Peau-Rouge sans une torche et un mousquet. (Shawcombe concentra son attention sur le plus âgé des voyageurs.) Alors, vous restez pour la nuit, c'est entendu?

— Oui, bien sûr. (Woodward commença à déboutonner son lourd manteau.) Il faudrait être stupide pour continuer dans le noir.

— Vous avez des bagages à porter? (Son sourire s'effaça quand il tourna la tête.) Abner! Bouge tes fesses et va chercher les affaires de nos invités! Toi aussi, la fille!

Cette dernière s'était tenue immobile le dos contre un mur, tête baissée et les bras nus croisés sur sa poitrine. Elle n'émit aucun son, mais réagit aux ordres de Shawcombe en se dirigeant vers la porte. Elle portait des bottes en daim qui lui couvraient les jambes jusqu'au genou.

— Fait un temps à pas mettre un chien dehors, se plaignit Abner, sans bouger de sa chaise.

— C'est vrai, mais ça devrait pas poser de problème à un cabot comme toi! le contra Shawcombe en le foudroyant du regard. Debout et au boulot!

Marmonnant dans sa barbe, Abner se leva et boitilla à la suite de la fille comme si une terrible maladie venait de frapper ses jambes.

Matthew avait voulu demander à Shawcombe qui était ce Jack le Borgne, mais la pensée de cette fille et du vieil homme – la fille, en particulier – luttant avec les lourdes malles le révoltait.

— Je devrais les aider.

Il fit mine de se diriger vers la porte, mais Shawcombe le retint par le bras.

— Pas besoin. Si ces deux mauviettes restent assises trop longtemps, elles deviennent paresseuses. Laissez-les se remuer un peu pour gagner leur dîner.

Matthew s'arrêta et fixa son interlocuteur du regard. Dans ses yeux, il lut quelque chose de répugnant – l'ignorance, la mesquinerie, la pure cruauté peut-être. Il avait déjà vu ce genre d'homme auparavant – avec des visages différents, bien sûr – et il reconnaissait le tyran qui se délectait de son pouvoir sur les faibles de corps et d'esprit. Il y vit aussi une lueur qui pouvait indiquer que sa perspicacité n'avait pas échappé à Shawcombe, ce qui signifiait que ce dernier était vraisemblablement plus intelligent qu'il l'avait supposé. Un petit rictus tordait la bouche de Shawcombe. Lentement mais avec vigueur, Matthew commença à dégager son bras. L'aubergiste, sans cesser de sourire, refusait de le libérer.

— J'ai dit, répéta Matthew, que j'allais les aider.

Shawcombe ne relâcha pas sa prise. Woodward, qui avait enfin retiré son manteau, sembla comprendre qu'un petit drame se jouait devant lui.

— Oui, approuva-t-il, je pense qu'ils auront besoin d'aide avec les malles.

— Bien monsieur, comme vous le souhaitez. (La main de Shawcombe quitta immédiatement le bras du jeune homme.) J'irais bien moi-même, mais mon dos ne vaut plus rien. Avant, je soulevais les marchandises les plus lourdes dans les ports de la Tamise, mais maintenant je ne peux plus...

Matthew laissa échapper un grognement et se détourna, sortant dans le peu de lumière diurne qui restait, profitant de l'air frais comme d'une vraie bénédiction. Le vieil homme portait la boîte à perruque de Woodward, tandis que la fille essayait de hisser une des malles posée à l'arrière du chariot sur son dos. Matthew la rejoignit en pataugeant dans la boue.

— Laissez-moi vous aider.

Il s'empara d'une des poignées en cuir et la fille réagit en s'écartant brusquement de lui comme s'il était lépreux. Son côté de la malle s'écrasa dans la gadoue. Puis elle resta immobile sous la pluie, les épaules voûtées et les cheveux filasse lui recouvrant le visage.

Matthew entendit Abner ricaner. Dans cette lumière plus claire, sa peau parcheminée et humide semblait presque grisâtre.

— Pas la peine de lui parler ! Elle dit rien à personne. Elle est bonne pour l'asile, c'est tout.

— Quel est son nom ?

Abner resta silencieux, plissant son front croûteux.

— La fille, répondit-il.

Et il rit de plus belle comme si c'était la question la plus idiote qu'on lui ait jamais posée. Puis il porta la boîte à perruque à l'intérieur.

Matthew observa la fille pendant un instant. Elle commençait à trembler à cause du froid, mais elle n'avait toujours pas émis le moindre son ni levé son regard fixe de la boue qui les séparait. Il allait devoir porter cette malle – et l'autre aussi probablement – tout seul, à moins qu'il obtienne l'aide d'Abner. Il regarda la cime des arbres. La pluie, qui redoublait à présent, bombardait son visage. Rester ici, les chaussures enterrées dans la fange, et se lamenter de son sort en ce bas monde ne servait à rien. Il avait connu pire et qui savait ce que lui réservait l'avenir ? Quant à la fille, qui connaissait son histoire ? Qui s'en souciait ? Personne. Alors pourquoi ce rôle devrait-il lui échoir ? Il commença à traîner la malle dans la boue, mais il s'arrêta avant d'avoir atteint le porche.

— Rentrez, dit-il à la fille. J'apporterai le reste.

Elle ne bougea pas. Il soupçonnait qu'elle resterait exactement où elle était, jusqu'à ce que la voix de Shawcombe la fouette.

Ce n'était pas son problème. Matthew tira la malle jusqu'au porche, mais avant qu'il l'ait traînée à travers le seuil, il regarda de nouveau la fille et vit qu'elle avait incliné la tête en arrière, écarté les bras en croix, fermé les yeux et ouvert la bouche pour s'imprégner de la pluie. Il pensa que peut-être – même dans sa folie – c'était sa façon de purifier sa peau de l'odeur de Shawcombe.

— Voilà qui est fâcheux, observa Isaac Woodward. (Matthew venait de constater l'absence d'un pot de chambre sous le grabat et le matelas de paille qu'on leur avait offert en guise de lit.) Il ne peut s'agir que d'un oubli.

Matthew secoua la tête avec consternation.

— Je pensais que nous dormirions dans une chambre digne de ce nom. Même la grange aurait été préférable.

— Nous n'en mourrons pas. Ce n'est que pour une nuit. (D'un geste du menton, Woodward désigna l'unique fenêtre et ses volets clos contre lesquels il pleuvait à verse.) Nous aurions probablement péri, si nous avions dû continuer par un temps pareil. Alors soyez reconnaissant, Matthew.

Il retourna à ce qui l'occupait : se changer pour le dîner. Il avait ouvert sa malle et en avait sorti une chemise propre en lin blanc, une nouvelle paire de bas et un haut-de-chausses gris pâle qu'il avait soigneusement étalés sur le lit afin de ne pas faire d'accroc dans le tissu. La malle de Matthew était ouverte, elle aussi, et une tenue de rechange l'attendait. Cela faisait partie des exigences de Woodward : où qu'ils se trouvent et indépendamment des circonstances, ils s'habillaient comme des hommes civilisés pour l'heure du dîner. Souvent, Matthew n'en voyait pas l'intérêt – se mettre sur son trente et un, parfois pour un repas de pauvre –, mais il comprenait que cela contribuait énormément au bien-être de Woodward.

Woodward avait posé un porte-perruque sur une petite table qui, avec le lit et une chaise en pin, constituait la totalité du mobilier de la chambre. Sur le support, Woodward avait disposé une de ses

trois perruques, d'un brun acceptable avec des boucles tombant sur les épaules. Dans une lanterne en métal martelé accrochée au mur, une bougie dispensait lumière et fumée au-dessus de la table. Woodward examinait son crâne chauve dans un miroir à main bordé d'argent qui avait fait le voyage avec lui depuis l'Angleterre. Une dizaine de taches de vieillesse violacées marquaient son cuir chevelu blanc, une vue qui lui était totalement insupportable. Autour de ses oreilles subsistait une couronne fragile de cheveux blancs. Debout dans ses sous-vêtements blancs, il observa les signes de l'âge, son ventre charnu surplombant sa ceinture, ses jambes aussi pâles et minces que celles d'une aigrette. Il soupira doucement.

— Les années sont cruelles. Chaque fois que je regarde dans ce miroir, je vois quelque chose de nouveau à pleurer. Veillez bien sur votre jeunesse, Matthew. C'est un bien précieux.

— Oui, monsieur.

Il avait répondu sans y mettre beaucoup d'intonation. Le sujet de cette conversation n'était pas peu familier à Matthew. Woodward se faisait souvent poète lorsqu'il abordait les tourments de l'âge. Matthew s'occupa d'enfiler sa chemise propre.

— J'étais beau, poursuivit Woodward. Vraiment beau. (Il orienta le miroir vers les taches de vieillesse.) Beau et vaniteux. Maintenant, il ne me reste plus que la vanité.

Il plissa légèrement les yeux. Il y avait plus de taches que la dernière fois qu'il les avait comptées. Oui, il en était sûr. Plus de rappels de son statut de mortel, du temps qui s'échappait entre ses doigts comme l'eau d'un seau perforé. Brusquement, il détourna le miroir.

— Je suis incorrigible, n'est-ce pas ? demanda-t-il avec un petit sourire à Matthew. Ne prenez pas la peine de répondre. Ce soir, j'ai décidé d'oublier ma fierté et je refuse de m'apitoyer sur mon sort.

Il se pencha sur sa malle et en sortit – avec le plus grand soin et l'air admiratif – un gilet, qui n'avait rien d'ordinaire. Ce gilet était de la couleur brun foncé du meilleur chocolat français, magnifiquement doublé en soie noire. Décorant le vêtement, de fines rayures tissées de fils d'or brillaient à la lueur de la bougie alors que Woodward le tenait entre ses mains. Le contour de deux petites poches discrètes était, lui aussi, rehaussé d'or, et les cinq boutons du gilet taillés dans un pur ivoire – après toutes ces années, ils avaient tout de même adopté un jaune plutôt sale, mais il s'agissait néanmoins d'ivoire.

C'était un vêtement splendide, une relique du passé du Woodward. Il avait connu des périodes de vaches maigres, pendant lesquelles son garde-manger s'était révélé aussi vide que son portefeuille, mais il n'avait jamais envisagé de vendre ce vêtement qui lui aurait pourtant rapporté une jolie somme sur le marché de Charles Town. Après tout, c'était tout ce qui lui restait d'une vie de gentilhomme fortuné et, à maintes reprises, il lui était arrivé de s'endormir le gilet drapé sur sa poitrine, comme s'il pouvait déclencher les rêves des jours heureux passés à Londres.

Le tonnerre gronda. Matthew repéra une fuite dans le coin ; l'eau coulait goutte à goutte le long des rondins en bois brut et formait une flaque sur le plancher. Il avait aussi noté la présence de crottes de rat dans la chambre et soupçonnait les rongeurs du cru d'être encore plus gros que leurs cousins de la grande ville. Il décida qu'il demanderait à Shawcombe une bougie supplémentaire et qu'il dormirait avec une lanterne à portée de main – s'il parvenait à fermer l'œil.

Alors que Matthew enfilait un pantalon bleu foncé et une veste noire par-dessus sa chemise, Woodward mit ses bas, le haut-de-chausses gris – qui le serrait à la ceinture – et sa chemise blanche. Il enfonça les pieds dans ses bottes, dont il avait raclé la boue autant que possible, et passa enfin son précieux gilet qu'il boutonna jusqu'en haut. Puis ce fut au tour de la perruque, qu'il redressa et stabilisa à l'aide du miroir à main. Woodward s'assura que son menton était bien lisse, puisque la cuvette d'eau de pluie que Shawcombe avait mis à leur disposition lui avait permis de se raser. Une veste beige vint compléter sa tenue. En dépit de ce que laissait supposer son apparence fripée, elle supportait bien les voyages. Après que Matthew eut donné un coup de brosse dans les épis indisciplinés de ses cheveux noirs, ils furent enfin prêts à paraître devant leur hôte.

— Entrez et installez-vous ! mugit Shawcombe lorsque Woodward et Matthew s'arrêtèrent sur le seuil de la pièce principale.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, la fumée du foyer semblait avoir épaissi et être devenue plus âcre encore. Quelques bougies avaient fait leur apparition ; Maude et la fille s'affairaient autour d'une marmite qui bouillonnait et fumait au bout d'un crochet suspendu au-dessus des charbons ardents. Shawcombe se tenait debout, une chope en bois remplie de rhum dans une main, les invitant de l'autre à passer à table. Son équilibre, que l'on pouvait

qualifier volontiers de précaire, indiquait que l'alcool faisait déjà son effet. Avec un clin d'œil, il laissa échapper un sifflement bas qui s'amplifia.

— Bon Dieu d'bois c'est de l'or que vous portez ? (Sans laisser à Woodward le temps de reculer, la main sale de Shawcombe s'éleva et câlina le gilet scintillant.) Oh, quel tissu magnifique ! Maude, regardez-moi ça ! C'est de l'or, as-tu jamais rien vu de pareil ?

La vieille femme, dont le visage révélé par la lueur du feu ressemblait à un masque d'argile craquelé sous ses longs cheveux blancs, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et émit un son qui aurait tout aussi bien pu être de l'anglais méconnaissable qu'un râle. Puis elle se concentra de nouveau sur sa cuisine, touillant le contenu de la marmite et lançant d'un ton sec ce qui semblait être des ordres (ou des critiques) à la fille.

— On dirait des oiseaux ! constata Shawcombe avec un large sourire. (Sa bouche apparut à Matthew comme une plaie de coutelas encore humide.) L'oiseau d'or et l'oiseau noir ! Un sacré spectacle ! (Il tira en arrière une chaise de la table la plus proche.) Asseyez-vous et laissez reposer vos plumages !

Woodward, dont la dignité avait été insultée par cette prestation, tira lui-même sa chaise et s'y laissa tomber avec autant de grâce que possible. Matthew resta debout et, regardant Shawcombe directement dans les yeux, il lâcha :

— Un pot de chambre.

— Hein ? fit Shawcombe sans se départir de son sourire en coin.

— Un pot de chambre, répéta fermement le jeune homme. Il en manque un dans notre chambre.

— Un pot de chambre... (Shawcombe but une lampée de sa chope ; un ruisseau de rhum dégouлина le long de son menton. Son sourire avait disparu. Ses pupilles étaient devenues des pointes d'épingle noires.) Un putain de pot de chambre, hein ? Et les bois alors ? Ils sont pas là pour les chiens ! Si vous voulez chier ou pisser, vous avez toute la forêt pour vous. Avec les feuilles pour vous torcher. Maintenant asseyez-vous, votre dîner sera bientôt prêt.

Matthew resta debout. Son cœur avait commencé à battre plus fort. Il sentit la tension monter entre eux, aussi désagréable que la fumée du bois de pin. Gorgées de sang, les veines saillaient sur le cou épais de Shawcombe. L'expression provocante et grossière sur

son visage invitait Matthew à le frapper et promettait qu'après ce premier coup la réplique serait trois fois plus violente. Le moment se prolongea, Shawcombe attendant de voir la réaction de Matthew.

— Allons, allons... , intervint calmement Woodward. (Il saisit Matthew par la manche.) Asseyez-vous.

— Je pense que nous avons droit à un pot de chambre, insista Matthew, sans quitter l'aubergiste du regard. Au moins un seau.

— Mon jeune ami, vous devriez comprendre où vous vous trouvez. (À présent, il avait adopté un ton faussement compréhensif.) C'est pas un palais royal ici, et on n'est pas dans un pays civilisé. Vous avez peut-être pris l'habitude de vous accroupir au-dessus d'un joli pot de chambre à Charles Town, mais ici ça se passe derrière la grange et c'est comme ça et pas autrement. En plus, vous voudriez tout de même pas que la fille soit obligée de nettoyer derrière vous ? (Il haussa les sourcils.) Ce serait pas digne d'un gentilhomme...

Matthew ne répondit pas. Woodward tira sur sa manche, sachant que, dans ce cas précis, le jeu n'en valait pas la chandelle.

— Nous nous débrouillerons, monsieur Shawcombe, conclut Woodward, comme Matthew battait en retraite à contrecœur et s'asseyait enfin. Que nous proposez-vous pour le dîner de ce soir ?

« Bang ! » Le bruit, aussi fort qu'un coup de feu, fit sursauter les deux hommes sur leur chaise. Ils se tournèrent vers l'âtre, vers la source du son, et virent la vieille femme, un solide maillet à la main.

— J'en ai eu un gros ! grinça-t-elle en exhibant fièrement, pincé par sa longue queue entre deux doigts de l'autre main, un rat noir écrasé qui se tortillait dans les affres de l'agonie.

— Qu'est-ce que t'attends pour balancer ce bâtard ? ordonna Shawcombe.

Tant Woodward que Matthew s'attendaient à la voir jeter le rat dans la marmite, mais elle avança vers la fenêtre en traînant les pieds, ouvrit le volet et le rongeur mourant disparut dans la nuit d'orage.

Ce fut le moment que choisit un rat humide d'une autre race pour entrer par la grande porte, dans le sillage d'un chapelet d'imprécations. L'oncle Abner était trempé des pieds à la tête, ses vêtements et sa barbe blanche gouttaient, et la boue s'était coagulée autour de ses bottes.

— C'est la fin de ce foutu monde, c'est sûr! s'exclama-t-il en faisant claquer la porte et en tirant le verrou derrière lui. Un vrai déluge!

— T'as donné à manger et à boire aux chevaux?

Plus tôt, Shawcombe avait donné l'ordre à Abner de mettre les chevaux et le chariot des voyageurs à l'abri dans la grange, et aussi de prendre soin des trois autres bêtes.

— Je suppose que oui.

— T'as bien préparé leur litière au moins? Si tu les as encore laissés sous la pluie, tu vas goûter de mon fouet!

— Ils sont dans la fichue grange et si t'as pas confiance, t'as qu'à le faire toi-même!

— Fais le malin! Je vais t'apprendre à me parler sur ce ton, tu vas voir! Va chercher du rhum pour nos invités.

— Rien du tout! hurla le vieil homme. Je suis si trempé que j'ai bien failli me noyer!

— Je crois que je préférerais une bière, indiqua Woodward, se souvenant probablement de sa première gorgée du rhum de Shawcombe qui avait failli réduire sa langue en cendres. Ou du thé, si vous en avez.

— Même chose pour moi, intervint Matthew.

— T'as entendu ces messieurs! brailla Shawcombe à son oncle infortuné. Va leur chercher de la bière! Ce que nous avons de mieux! Et dépêche-toi!

L'air menaçant, il fit deux pas vers le vieil homme, la chope brandie, comme s'il était sur le point d'en flanquer un coup sur le crâne d'Abner. Ce faisant, il éclaboussa généreusement ses invités de liquide malodorant. Matthew lança un regard sombre à Woodward, mais ce dernier se contenta de secouer la tête devant le ridicule de la situation. La volonté trempée d'Abner capitula face à la colère de son neveu et il se précipita dans le cellier, laissant s'attarder derrière lui une pluie de jurons proférés dans un demi-sanglot.

— Certaines personnes ne savent pas qui est le maître dans cette maison! (Shawcombe tira une chaise et s'assit à leur table sans y avoir été invité.) Je mérite votre pitié, messieurs! Je ne suis entouré que d'idiots!

Et il sait de quoi il parle, pensa Matthew.

Woodward remua sur sa chaise.

— Je suis persuadé que gérer une auberge n'est pas une mince affaire.

— À qui le dites-vous ! On voit passer quelques voyageurs par ici, mais pas beaucoup. On fait un peu de commerce avec les trappeurs et les Peaux-Rouges. Mais ça ne fait que trois ou quatre mois que je suis là.

— Vous avez tout construit vous-même ? demanda Matthew.

Il avait remarqué que l'eau s'infiltrait à une demi-douzaine d'endroits du toit médiocrement agencé.

— Jusqu'au moindre rondin, à la plus petite planche. J'ai tout fait moi-même.

— Votre dos ne vous a pas empêché de couper et de traîner les rondins ?

— Mon dos ? (Shawcombe fronça les sourcils.) De quoi vous parlez ?

— Du dos avec lequel vous avez soulevé de si lourdes marchandises et qui vous fait si mal à présent. N'avez-vous pas dit que vous aviez travaillé sur la Tamise ? J'ai pensé que votre blessure vous empêchait de porter ne serait-ce que... oh, eh bien ! disons une malle ou deux.

Le visage de Shawcombe avait pris l'apparence de la pierre. Quelques secondes passèrent, puis il passa la langue sur sa lèvre inférieure. Il sourit, mais sans chaleur.

— Oh ! reprit-il lentement, mon dos. Eh bien !... J'avais effectivement un associé qui s'est chargé de couper et de transporter les rondins. On a aussi embauché quelques Peaux-Rouges — on les a payés avec des perles de verre. Pour en revenir à mon dos : la douleur se réveille quand le temps est humide. Le reste du temps, je me porte comme un charme.

— Qu'est devenu votre associé ? demanda Woodward.

— Il est tombé malade, répondit un peu trop vite Shawcombe, le regard toujours fixé sur Matthew. La fièvre. La pauvre âme a dû renoncer et retourner à Charles Town.

— Il n'est pas allé à Fount Royal ? s'étonna Matthew. (Son instinct de limier avait été alerté et — à n'en pas douter — une odeur de duperie flottait dans l'air.) Il y a pourtant un médecin à Fount Royal, n'est-ce pas ?

— Je n'en sais rien. Vous avez posé la question, je réponds. Il est retourné à Charles Town.

— Tenez! À boire à vous en faire exploser la panse!

Deux chopes en bois remplies à ras bord claquèrent au centre de la table, puis Abner se retira – toujours avec force grommellements et jurons – pour se sécher devant le feu.

— C'est un pays difficile, observa Woodward afin de dissiper la tension entre les deux autres hommes.

Il leva sa chope et vit, à son grand désespoir, un film huileux à la surface du liquide.

— C'est ce monde qui est dur, corrigea Shawcombe. (Enfin, il détourna son regard de Matthew.) Mais buvez, messieurs, dit-il en portant sa propre chope à ses lèvres.

Tant Woodward que Matthew firent preuve de suffisamment de prudence pour essayer de boire le breuvage à petites gorgées et ils se félicitèrent de leur manque de courage. La bière, brassée à partir de ce qui semblait être des pommes aigres fermentées, était assez forte pour leur faire faire la grimace et leur serrer la gorge. Les yeux de Matthew larmoyèrent et Woodward fut persuadé de sentir des picotements de sueur sous sa perruque. Cependant, tous deux parvinrent à avaler une gorgée.

— J'achète la bière aux Indiens. (Shawcombe s'essuya les lèvres du dos de la main.) Ils l'appellent d'un mot qui signifie « morsure de serpent. »

— Une sacrée morsure, renchérit Woodward.

— La deuxième gorgée passe mieux. Une fois que vous serez à mi-chemin, vous saurez si vous êtes un lion ou un agneau. (Shawcombe but de nouveau et fit clapoter l'alcool dans sa bouche. Il étendit les jambes sur la table à côté d'eux et se pencha en arrière sur sa chaise.) Ça vous dérangerait de me dire ce qui vous amène à Fount Royal?

— Une affaire judiciaire, répondit Woodward. Je suis juge.

— Ahhhhhh. (Shawcombe hocha la tête comme s'il comprenait parfaitement.) Vous portez tous les deux la robe?

— Non, Matthew est mon clerc.

— Ça concerne les problèmes qu'ils ont eus là-bas, j'ai pas raison?

— C'est une situation délicate, en effet, admit Woodward, ignorant ce que cet homme savait exactement des événements de Fount Royal, et peu disposé à lui fournir matière à d'autres histoires avec lesquelles ennuyer d'innocents voyageurs.

— Oh ! mais je connais tous les détails, précisa Shawcombe. C'est pas un secret. Des messagers à cheval sont passés par ici dans les deux sens ces derniers mois. Ils m'ont tout raconté. Alors, vous pouvez me le dire : vous allez la pendre, la brûler, ou lui couper la tête ?

— Premièrement, les accusations portées contre elle doivent être prouvées. Deuxièmement, l'exécution n'est pas de mon ressort.

— Mais c'est bien vous qui prononcerez la condamnation, n'est-ce pas ? Allez, vous pouvez bien me le dire, non ?

Woodward décida que la seule façon de se débarrasser de lui était encore de lui répondre.

— Si elle est déclarée coupable, la peine requise est la pendaison.

— Peuh ! (Shawcombe fit un signe désapprobateur de la main.) Si ça dépendait que de moi, je lui couperais la tête et je la brûlerais pour faire bonne mesure ! Ensuite je prendrais les cendres pour les jeter dans l'océan ! Elles peuvent pas supporter l'eau salée, à ce qu'on dit. (Il inclina la tête vers le foyer et brailla :) Alors, ça vient ce dîner !

Maude lui répondit quelque chose d'un ton sec, accompagnant sa réplique d'un jet de salive, et il hurla :

— Qu'est-ce que t'attends, alors ! (Il engloutit une autre gorgée de rhum. Devant le silence de ses invités, il reprit la parole :) Voilà comment je vois les choses : ils devraient abandonner Fount Royal, y mettre le feu et laisser tomber. Une fois que le diable est entré quelque part, il n'existe aucun autre remède que les flammes. Vous pouvez la pendre ou lui faire ce qui vous plaira, mais maintenant que le diable a pris racine à Fount Royal, rien ne pourra sauver la colonie.

— Votre façon de voir les choses me semble extrême, observa Woodward. D'autres villes ont connu des problèmes similaires et ont survécu – prospéré même – une fois l'ordre rétabli.

— Eh bien ! moi je ne voudrais pas vivre à Fount Royal, ou dans n'importe quel endroit où le diable s'est baladé librement comme s'il se sentait chez lui. La vie est bien assez dure comme cela. J'ai pas envie qu'on me jette un sort pendant mon sommeil. (Il ponctua ce qu'il venait de dire d'un grognement.) Oui m'sieur, malgré toutes vos belles paroles, je parie que vous aimeriez pas tomber nez à nez avec ce bon vieux Lucifer qui vous attend dans le noir au coin d'une ruelle ! Alors mon conseil de modeste aubergiste, monsieur, c'est de

couper la tête de la putain du diable et de donner l'ordre de brûler la ville entière.

— Je ne prétends pas connaître les réponses à tous les mystères – saints ou impies –, dit le magistrat posément, mais je sais que la situation à Fount Royal est réellement préoccupante.

— Dangereuse aussi, et pas qu'un peu!

Shawcombe s'apprêtait à dire quelque chose d'autre, mais aucun mot ne sortit de sa bouche ouverte; il apparut clairement à Woodward et à Matthew que son attention, rendue imprécise par l'alcool fort, avait été détournée de la question de Fount Royal. Il admirait de nouveau le gilet aux fils d'or.

— C'est vraiment du travail superbe, constata-t-il en se permettant d'effleurer le tissu de ses doigts crasseux. D'où ça vient? New York?

— C'est... Ma femme m'en a fait cadeau. À Londres.

— J'ai été marié une fois. Et une fois m'a suffi. (Il laissa échapper un rire bourru, sans humour. Ses doigts continuèrent à caresser le tissu, à la plus grande gêne de Woodward.) Votre femme vous attend à Charles Town?

— Non. (La voix de Woodward se voila.) Ma femme... est restée à Londres.

— La mienne se trouve au fond de ce maudit océan Atlantique. Elle est morte pendant la traversée, elle a chié jusqu'à en crever. Ils l'ont enveloppée dans une couverture et l'ont balancée par-dessus bord. Mais un gilet comme le vôtre... combien ça peut valoir?

— Plus que ce que n'importe quel homme devrait payer, conclut Woodward avant d'éloigner ostensiblement sa chaise de Shawcombe, laissant les doigts de l'aubergiste tâtonner dans le vide.

— Chaud devant! Attention à vos coudes, là!

Maude lâcha brutalement deux bols en bois remplis d'un ragoût brunâtre sur la table devant Shawcombe et le juge. Matthew fut servi par la fille, qui posa son bol et retourna rapidement se réfugier près du feu. Ce faisant, ses vêtements lui effleurèrent le bras et le souffle de son passage fit monter une odeur forte aux narines de Matthew: l'odeur d'un corps sale, bien sûr, mais aussi un autre parfum plus entêtant. C'était musqué et un rien acide, une âcreté envoûtante qui le frappa comme un coup de poing en pleine poitrine quand il comprit qu'il s'agissait de l'arôme de sa région intime.

Shawcombe inhala profondément, avec un bruit salace. Il observa Matthew, dont les yeux s'étaient légèrement élargis et suivaient toujours la fille.

— Hé, là ! aboya Shawcombe. Qu'est-ce que vous regardez comme ça ?

— Rien.

Matthew se concentra de nouveau sur son bol de ragoût.

— Mouais...

La fille revint leur apporter des cuillers en bois. De nouveau, sa jupe effleura son bras et il le déplaça d'un coup sec comme si son coude avait été piqué par un frelon. Cette odeur qui flottait jusqu'à ses narines... Son cœur battait la chamade. Il saisit sa cuiller et s'aperçut que sa paume était humide. Puis il vit que Shawcombe le regardait intensément, lisant en lui comme à livre ouvert.

Les yeux de Shawcombe scintillèrent dans la lueur des bougies. Il humecta ses lèvres avant de parler.

— C'est un joli p'tit lot, pas vrai ?

— Je vous demande pardon ?

Shawcombe sourit légèrement, un sourire méchant et railleur.

— Un joli p'tit lot, répéta-t-il. Ça vous dirait de lui mettre la main au panier ?

— Monsieur Shawcombe ! (Woodward comprit la situation et la jugea inacceptable.) Je vous prierais de...

— Oh ! vous pouvez l'avoir chacun votre tour, si vous voulez. Ça ne vous coûtera qu'une guinée – pour les deux.

— Certainement pas ! (Les joues de Woodward s'étaient empourprées.) Je vous ai dit que j'étais un homme marié !

— Bien sûr, mais elle est à Londres, n'est-ce pas ? N'allez pas me dire que vous avez son prénom tatoué sur la bite quand même ?

Si la tempête n'avait pas fait rage à l'extérieur, si les chevaux n'avaient pas été dans la grange, s'il avait pu passer la nuit n'importe où ailleurs, Woodward se serait levé avec toute la dignité qui lui restait et dit adieu à ce rustre à l'esprit vulgaire. Ce qu'il aurait vraiment voulu faire, au plus profond de son âme, c'était effacer d'une gifle généreuse l'expression lubrique du visage de Shawcombe. Mais il était un gentilhomme et les gentilshommes n'agissaient pas ainsi. Au lieu de cela, il ravala sa colère et son dégoût comme un plein seau de bile et répondit sèchement :

— Monsieur, je suis fidèle à ma femme. J'espère que je me fais bien comprendre.

Shawcombe répondit en crachant sur le plancher. Il concentra de nouveau son attention sur le jeune homme.

— Et vous, ça vous dit ? Pour 10 shillings ?

— Je... je veux dire...

Matthew comptait sur Woodward pour l'aider, parce qu'en vérité il ne savait pas quoi répondre.

— Monsieur, intervint Woodward, vous nous mettez dans une position difficile. Ce jeune homme... Ce jeune homme a vécu dans un orphelinat une bonne partie de sa vie. (Il fronça les sourcils, incertain quant au choix des mots qui allaient suivre.) Vous devez comprendre que son expérience est très limitée. Il n'a encore jamais...

— Sainte mère de Dieu ! le coupa Shawcombe. Vous voulez dire qu'il n'a jamais baisé ?

— Comme je viens de vous l'expliquer, son expérience de la vie ne l'a pas encore conduit à...

— Oh ! arrêtez votre baratin ! C'est un putain de puceau, c'est ça que vous êtes en train de me dire ?

— Je crois que votre façon de l'exprimer est en soi contradictoire, monsieur, mais oui, c'est bien ce que je dis.

Shawcombe siffla de stupéfaction, et la manière dont il considéra Matthew fit rougir le jeune homme jusqu'à la racine des cheveux.

— J'en crois pas mes oreilles ! C'est une première pour moi, fiston ! Quel âge as-tu ?

— J'ai vingt ans, parvint à répondre Matthew, le visage cramoisi.

— Vingt ans et jamais vu de chatte ? Comment tu fais pour respirer sans exploser ?

— Je pourrais vous interroger sur l'âge de cette jeune fille, reprit Woodward. Elle n'a pas encore quinze ans, n'est-ce pas ?

— En quelle année sommes-nous ? demanda Shawcombe.

— Seize cent quatre-vingt-dix-neuf.

Shawcombe commença à compter sur ses doigts. Maude apporta à leur table un plateau en bois chargé de gros morceaux de pain brun à la farine de maïs, puis elle s'éclipsa de nouveau. L'aubergiste rencontrait visiblement quelques difficultés avec ses

doigts et, finalement, il laissa tomber sa main et ses calculs et sourit à Woodward.

— Peu importe, elle a tout ce qu'il faut là où il faut.

Matthew saisit sa chope de « morsure de serpent » et faillit s'étrangler.

— Quoi qu'il en soit, résista Woodward, nous déclinons tous les deux votre invitation.

Il prit sa cuiller et la plongea dans le ragoût flottard.

— C'était pas une invitation. Plutôt une proposition commerciale. (Après une nouvelle gorgée de rhum, Shawcombe entama, lui aussi, son ragoût.) Bon sang, j'ai jamais entendu rien de pareil ! s'exclama-t-il la bouche pleine, du liquide s'échappant par les coins. Moi, j'avais pas encore douze ans que je baisais déjà...

— Jack le Borgne, le coupa Matthew.

La question lui brûlait la langue et le moment lui semblait bien choisi pour obliger Shawcombe à changer de sujet.

— Quoi ?

— Plus tôt, vous avez mentionné Jack le Borgne. (Matthew plongea un gros morceau de pain à la farine de maïs dans son ragoût et l'engloutit. Le pain avait plus le goût des pierres roussies que du maïs, mais le ragoût n'était pas totalement immangeable.) De quoi parliez-vous ?

— Le roi des animaux. (Shawcombe prit son bol à deux mains et en lapa le contenu.) Plus de deux mètres de haut. Aussi noir que les poils du cul du diable. Une flèche d'un Peau-Rouge lui a fait perdre un œil, mais elle ne l'a pas tué pour autant. Non monsieur ! Ça l'a juste rendu plus méchant, à ce qu'on raconte. Plus affamé, aussi. Il est capable de vous arracher le visage d'un seul coup de griffe et d'avaler votre cervelle pour le petit déjeuner.

— Jack le Borgne est un putain d'ours ! se manifesta Abner depuis l'endroit où il se séchait près du feu. Et un gros ! Plus gros qu'un cheval ! Plus gros que le poing de Dieu !

— C'est pas un ours...

Shawcombe, le ragoût perlant sur son menton grisonnant, regarda en direction de celle qui venait de faire cette dernière déclaration.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— C'est pas un ours, je dis.

Maude s'avança, sa silhouette découpée dans la lueur du feu. Sa voix ressemblait toujours à un rôle indistinct, mais elle parlait aussi lentement et clairement que possible. Woodward et Matthew en déduisirent que le sujet devait revêtir une importance particulière.

— Bien sûr que c'est un ours! cracha Shawcombe. Qu'est-ce que tu veux que ce soit d'autre?

— C'est pas juste un ours, corrigea-t-elle. J'l'ai vu. Pas toi. Je sais ce qu'il est.

— Elle a le cerveau en bouillie, comme les autres, expliqua Shawcombe à Woodward avec un haussement d'épaules.

— J'l'ai vu, répéta la vieille femme avec une certaine force dans la voix. (Elle avait atteint leur table et se tenait debout à côté de Matthew. La lueur d'une bougie frôla son visage desséché, mais ses yeux profondément enfoncés restèrent dans l'ombre.) J'étais à la porte. Ici, à la porte. Mon Joseph rentrait à la maison. Notre garçon aussi. Je les ai regardés sortir des bois, traverser le champ. Ils tenaient un cerf pendu entre eux. J'ai levé ma lanterne et j'ai commencé à leur crier après... et tout d'un coup, cette chose est apparue derrière eux! Comme surgie de nulle part. (Elle avait levé la main droite, ses doigts maigrelets enroulés autour de la poignée d'une lanterne fantomatique.) J'ai essayé de crier le nom de mon mari. Mais rien n'est sorti. (Elle serra les lèvres.) J'ai essayé, croassa-t-elle. J'ai essayé... mais Dieu m'avait volé ma voix.

— C'est plutôt la gnôle qui t'a volé ta voix! lâcha Shawcombe en éclatant d'un rire grossier.

La vieille femme ne répondit pas. Elle était silencieuse, alors que la pluie martelait le toit et qu'un nœud de pin éclatait dans le foyer. Enfin, elle prit une longue inspiration lasse qui semblait contenir une tristesse et une résignation épouvantables.

— Il a tué notre garçon; Joseph a même pas eu le temps de se retourner, dit-elle à personne en particulier. (Matthew pensa que c'était peut-être à lui qu'elle s'adressait, mais il n'en était pas certain.) Il lui a fait sauter la tête, d'un seul coup de griffe. Ensuite il est tombé sur mon mari... et il n'y a rien eu à faire. J'ai couru, j'ai jeté ma lanterne sur lui, mais il était grand, tellement grand. Il a juste secoué ses puissantes épaules noires avant de repartir avec le cerf et de me laisser avec Joseph et le petit. Joseph avait les tripes à l'air, la bête l'avait ouvert de haut en bas. Ça lui a pris trois jours pour mourir.

Elle secoua la tête et Matthew vit un reflet humide dans ses orbites.

— Grand Dieu! s'exclama Woodward. N'y avait-il aucun voisin pour vous porter secours?

— Un voisin, répéta-t-elle d'un air incrédule. Y a pas de voisins par ici. Mon Joseph c'était un trappeur, il faisait du commerce avec les Indiens. C'est comme ça qu'on vivait. Ce que j'vous dit, c'est que Jack le Borgne est pas simplement un ours. C'est tout ce qu'il y a de sombre dans cette terre, tout ce qu'il y a de cruel et de mauvais. Vous pensez que votre mari et votre fils vont bientôt rentrer à la maison et vous vous préparez à les accueillir à la lumière d'une lanterne. Et tout d'un coup cette chose apparaît et il vous reste plus rien. C'est ça, Jack le Borgne.

Ni Woodward ni Matthew ne surent comment réagir à ce récit déprimant, mais Shawcombe, qui avait continué à laper le ragoût et à s'enfourner du pain dans la bouche, avait une réponse toute prête.

— Aïe, merde alors! s'écria-t-il en saisissant sa mâchoire, le visage tordu de douleur. Qu'est-ce que t'as mis dans ce foutu pain, femme! (Il explora l'intérieur de sa bouche avec ses doigts avant d'en sortir un petit objet brun foncé.) Je me suis presque cassé une dent! Bon Dieu! (Brusquement, il comprit.) Mais c'est une putain de dent!

— Sans doute à moi, reconnut Maude. J'en avais qui bougeaient c'matin.

Elle la lui prit des mains et avant qu'il puisse ajouter quoi que ce soit, elle leur tourna le dos et retourna s'affairer près du feu.

— Cette vieille carne tombe en morceaux! grinça Shawcombe d'un air renfrogné.

Il lampa un peu de rhum, le fit tourner dans sa bouche et repartit à l'assaut de son dîner.

Woodward baissa les yeux sur un gros morceau de pain qu'il avait placé dans son bol. Il se racla poliment la gorge.

— Je crois que je n'ai plus d'appétit.

— Quoi? Vous n'avez plus faim? Faites passer alors! (Shawcombe versa la part du magistrat dans son bol. Il avait décidé de dédaigner l'usage de couverts au profit de ses mains, le ragoût dégoulinant de sa bouche et élaboussant sa chemise.) Hé, le clerc! grogna-t-il, alors que Matthew essayait de décider s'il allait prendre le risque de mâcher une dent pourrie ou non. Si tu veux t'amuser

avec la fille, je te paierai 10 pennies pour regarder. C'est pas tous les jours qu'on peut voir un puceau perdre sa virginité.

— Monsieur ? (La voix de Woodward était devenue plus vive.)
Je vous ai déjà dit que la réponse était non.

— Vous prétendez parler à sa place, alors ? Vous êtes quoi, son foutu paternel ?

— Pas son père. Mais je suis son tuteur.

— Pourquoi diable un homme de vingt ans aurait-il besoin d'un putain de tuteur ?

— Les loups sont partout en ce bas monde, monsieur Shawcombe, répliqua Woodward en haussant les sourcils. Un jeune homme doit se montrer très prudent pour ne pas tomber entre leurs griffes.

— Je préfère la compagnie des loups aux pleurnicheries des saints, dit Shawcombe. Au moins on a une chance de prendre du bon temps... et de pas mourir d'ennui.

L'image de loups se régalant de chair humaine suggéra une autre question à Matthew. Il repoussa son ragoût vers l'aubergiste.

— Il y a deux semaines, un juge est parti de Charles Town en direction de Fount Royal. Son nom était Thymon Kingsbury. S'est-il arrêté chez vous ?

— Non, pas vu, répondit Shawcombe sans interrompre sa gloutonnerie.

— Il n'est jamais arrivé à Fount Royal, poursuivit Matthew. Il me semble qu'il se serait sans doute arrêté ici, s'il...

— L'est probablement pas allé aussi loin, le coupa Shawcombe. S'est sans doute fait zigouiller par un bandit de grand chemin à une lieue de Charles Town. Ou alors c'est Jack le Borgne qui lui a réglé son compte. Dans le coin, un homme qui voyage seul cherche les ennuis.

Assis et écoutant le déluge qui s'abattait sur le toit, Matthew pesa chaque mot de cette déclaration. L'eau pénétrait à l'intérieur et formait des flaques sur les planches.

— Je n'ai pas dit qu'il voyageait seul, dit enfin Matthew.

La mastication de Shawcombe sembla hésiter une fraction de seconde.

— Vous m'avez donné qu'un nom, pas vrai ?

— Oui. Mais je pourrais avoir oublié de mentionner son clerc.

— Merde alors ! (Shawcombe reposa bruyamment son bol sur la table. La fureur avait refait son apparition dans ses yeux.) Il était seul, oui ou non ? Et qu'est-ce qu'on en a à foutre ?

— Il était seul, confirma posément Matthew. Son clerc était tombé malade la nuit précédant le départ. (Il observa la flamme de la bougie, un fil noir de fumée s'élevant de sa lame orange.) Mais cela n'a sans doute aucune importance.

— Exact. (Shawcombe lança un regard sombre à Woodward.) Ça le démange, de poser toutes ces questions ?

— C'est un jeune homme curieux, répondit Woodward. Brillant, aussi.

— Mouais. (Le regard de Shawcombe se fixa de nouveau sur Matthew et ce dernier eut l'impression troublante et très nette de faire face au canon d'un tromblon armé et prêt à tirer.) Feriez mieux de faire gaffe à vos fesses.

Shawcombe maintint son regard pénétrant pendant quelques secondes, puis se jeta sur la nourriture que Matthew avait écartée.

Les deux voyageurs se retirèrent quand Shawcombe annonça qu'Abner allait jouer du violon pour les « divertir ». Woodward avait retenu aussi longtemps que possible ses fonctions corporelles, mais maintenant la nature lui criait de la laisser reprendre ses droits et il fut ravi de mettre son manteau, de prendre une lanterne et de s'aventurer dans la tempête.

Seul dans la chambre éclairée par la flamme vacillante d'une unique bougie, la pluie crépitant sur le toit, Matthew entendit le violon d'Abner commencer à grincer. Il s'avéra qu'on leur jouait la sérénade, que cela leur plaise ou non. Pour couronner le tout, Shawcombe se mit à brailler en claquant des mains en un contrepoint douteux. Un rat se précipita dans un coin de la pièce, apparemment aussi troublé que Matthew.

Il s'assit sur le matelas en paille et se demanda comment, malgré l'état d'épuisement dans lequel l'avait laissé le voyage, il trouverait le sommeil cette nuit. Avec les rats dans la chambre et les deux autres qui braillaient à côté de la cheminée, cela n'allait pas être facile. Il décida qu'il inventerait et résoudrait quelques problèmes mathématiques – en latin bien sûr. D'habitude cela l'aidait à se détendre dans les situations difficiles.

« Mais cela n'a sans doute aucune importance », avait-il dit à Shawcombe à propos du juge Kingsbury voyageant seul. Sauf que

Matthew avait l'impression que c'était important. Voyager seul était exceptionnel et – comme Shawcombe l'avait fort justement affirmé – imprudent. Le juge Kingsbury était ivre chaque fois que Matthew l'avait rencontré et peut-être que l'alcool lui avait ramolli le cerveau. Mais Shawcombe avait supposé que Kingsbury était seul. Il n'avait pas demandé s'il était seul ou qui voyageait avec lui. Non, il avait affirmé : « ... un homme qui voyage seul... »

Le volume du violon devenait insoutenable. Matthew soupira et secoua la tête en songeant à l'indignité de leur situation. Au moins avaient-ils un toit pour la nuit – à supposer que ce dernier résiste jusqu'au matin.

Il sentait encore l'odeur de la fille.

Il avait l'impression d'être tombé dans une embuscade. Son odeur ne le quittait pas, prisonnière de ses narines ou de son esprit, il n'en était pas sûr.

« Tu veux t'amuser avec la fille ? »

Oui, pensa Matthew. Des problèmes mathématiques.

« ... elle a tout ce qu'il faut là où il faut... »

Et en latin, définitivement.

Le violon gémit et hurla, et Shawcombe commença à taper du pied sur le plancher. Matthew regarda fixement la porte, attiré par l'odeur de la fille.

Sa bouche était sèche. Son estomac semblait former un nœud impossible. *Oui*, pensa-t-il, *dormir n'allait pas être facile*.

Vraiment pas facile.